



Agnès Martin-Lugand

LES GENS HEUREUX LISENT
ET BOIVENT DU CAFÉ

roman



*Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2013.
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine
www.michel-lafon.com

Illustration de couverture : © Paolo Pizzimenti
<http://www.paolopizzimenti.it>
Maquette de couverture : Anne Chevalier



À Guillaume et Simon-Aderaw, ma vie.



—

—

—

+ |

—

| +



Nous comptons bien qu'il sera surmonté après un certain laps de temps, et nous considérons qu'il sera inopportun et même nuisible de le perturber.

(Sigmund Freud, à propos
du deuil, « Deuil et Mélancolie »,
in *Métapsychologie*)





— 1 —

- Maman, s'il te plaît ?
 - Clara, j'ai dit non.
 - Allez, Diane. Laisse-la venir avec moi.
 - Colin, ne me prends pas pour une imbécile.
- Si Clara vient avec toi, vous allez traîner, et on partira en vacances avec trois jours de retard.
- Viens avec nous, tu nous surveilleras !
 - Certainement pas. Tu as vu tout ce qu'il reste à faire ?
 - Raison de plus pour que Clara vienne avec moi, tu seras peinarde.
 - Maman !
 - Bon, très bien. Filez ! Oust ! Je ne veux plus vous voir.
- Ils étaient partis en chahutant dans l'escalier.
J'avais appris qu'ils faisaient encore les pitres dans la voiture, au moment où le camion les

Agnès Martin-Lugand

avait percutés. Je m'étais dit qu'ils étaient morts en riant. Je m'étais dit que j'aurais voulu être avec eux.

Et depuis un an, je me répétais tous les jours que j'aurais préféré mourir avec eux. Mais mon cœur battait obstinément. Et me maintenait en vie. Pour mon plus grand malheur.

Vautrée sur mon canapé, je fixais les volutes de fumée de ma cigarette, quand la porte d'entrée s'ouvrit. Félix n'attendait plus mes invitations pour venir chez moi. Il débarquait comme ça, sans prévenir ou presque. Il venait tous les jours. Quelle idée avais-je eue de lui laisser un double des clés ?

Son entrée me fit sursauter, et ma cendre s'échoua sur mon pyjama. D'un souffle, je l'envoyai au sol. Pour ne pas le voir entreprendre son ménage quotidien, je partis dans la cuisine me recharger en caféine.

À mon retour, rien n'avait changé de place. Les cendriers débordaient toujours ; les tasses vides, les boîtes de plats à emporter et les bouteilles jonchaient encore la table basse. Félix était assis, les jambes croisées, et me fixait. Le voir avec cet air sérieux me décontenança une



Les gens heureux lisent et boivent du café

fraction de seconde, mais ce qui me surprit le plus, c'était sa tenue. Pourquoi était-il en costume ? Qu'avait-il fait de son éternel jean troué et de ses tee-shirts moulants ?

– Où vas-tu comme ça ? Un mariage ou un enterrement ?

– Quelle heure est-il ?

– Ce n'est pas la réponse à ma question. Je me fous de l'heure qu'il est. Tu t'es déguisé pour draguer un golden boy ?

– Je préférerais. Il est quatorze heures, et tu dois aller te laver et t'habiller. Tu ne peux pas y aller dans cet état.

– Où veux-tu que j'aille ?

– Dépêche-toi. Tes parents et ceux de Colin vont nous attendre. On doit être là-bas dans une heure.

Mon corps fut parcouru d'un frisson, mes mains se mirent à trembler, la bile me monta à la gorge.

– Hors de question, je n'irai pas au cimetière. Tu m'entends ?

– Pour eux, me dit-il doucement. Viens leur rendre hommage, c'est aujourd'hui que tu dois y aller, ça fait un an, tout le monde va te soutenir.



Agnès Martin-Lugand

— Je ne veux du soutien de personne. Je refuse d'aller à cette stupide cérémonie commémorative. Vous pensez que je veux célébrer leur mort ?

Ma voix chancela, et les premières larmes de la journée coulèrent. À travers le brouillard, je vis Félix se lever et s'approcher de moi. Ses bras s'enroulèrent autour de mon corps, et il m'écrasa contre son torse.

— Diane, viens pour eux, s'il te plaît.

Je le repoussai violemment.

— Je t'ai dit non, tu es bouché ? Sors de chez moi ! hurlai-je en le voyant esquisser un pas dans ma direction.

Je partis en courant dans ma chambre. Malgré le tremblement de mes mains, je réussis à m'enfermer à double tour. Je m'écroulai, le dos contre la porte, et repliai mes jambes contre ma poitrine. Le silence qui avait envahi l'appartement fut brisé par le soupir de Félix.

— Je repasse ce soir.

— Je ne veux plus te voir.

— Fais au moins l'effort de te laver, sinon c'est moi qui te fous sous la douche.

Ses pas s'éloignèrent, et le claquement de la porte m'indiqua qu'il était enfin parti.

Je restai prostrée la tête dans les genoux de longues minutes, avant de poser le regard sur



Les gens heureux lisent et boivent du café

mon lit. À quatre pattes, j’avançai péniblement vers lui. Je me hissai dessus et m’enroulai dans la couette. Mon nez, comme à chaque fois que je m’y réfugiais, partit en quête de l’odeur de Colin. Elle avait fini par disparaître, pourtant je n’avais jamais changé les draps. Je voulais le sentir encore. Je voulais oublier l’odeur de l’hôpital, de la mort qui avait imprégné sa peau la dernière fois que j’avais enfoui ma tête dans son cou.

Je voulais dormir, le sommeil me ferait oublier.

Un an auparavant, quand j’étais arrivée aux urgences en compagnie de Félix, on m’avait annoncé que c’était trop tard, que ma fille était morte dans l’ambulance. Les médecins m’avaient juste laissé le temps de vomir avant de m’apprendre que ce n’était plus qu’une question de minutes ou au mieux de quelques heures, pour Colin. Si je voulais lui faire mes adieux, je ne devais pas perdre de temps. J’avais voulu hurler, leur crier qu’ils me mentaient, j’en avais été incapable. J’étais tombée en plein cauchemar, j’avais voulu croire que j’allais me réveiller. Mais une infirmière nous avait guidés vers le





Agnès Martin-Lugand

box où Colin avait été installé. Chaque mot, chaque geste, à partir du moment où j'étais entrée dans cette pièce, était gravé dans ma mémoire. Colin était là, sur un lit, étendu, relié à un tas de machines, bruyantes, clignotantes. Son corps bougeait à peine, son visage était couvert d'ecchymoses. J'étais restée paralysée plusieurs minutes devant ce spectacle. Félix m'avait suivie, et sa présence m'avait empêchée de m'effondrer. La tête de Colin s'était légèrement tournée dans ma direction, ses yeux avaient accroché les miens. Il avait trouvé la force d'esquisser un sourire. Sourire qui m'avait permis d'avancer vers lui. J'avais pris sa main, il avait serré la mienne.

– Tu devrais être avec Clara, m'avait-il dit avec peine.

– Colin, Clara est...

– Elle est en salle d'opération, m'avait coupée Félix.

J'avais levé la tête vers lui. Il avait souri à Colin en fuyant mon regard. Ça avait bourdonné dans mes oreilles, chaque parcelle de mon corps s'était mise à trembler, ma vue s'était voilée. J'avais senti la main de Colin serrer plus fort la mienne. Je le regardais, tandis qu'il écoutait Félix lui donner des nouvelles de Clara et lui





Les gens heureux lisent et boivent du café

expliquer qu'elle allait s'en sortir. Ce mensonge m'avait ramenée brutalement à la réalité. D'une voix brisée, Colin avait dit qu'il n'avait pas vu le camion, il chantait avec Clara. J'avais perdu l'usage de la parole. Je m'étais penchée vers lui, j'avais passé ma main dans ses cheveux, sur son front. Son visage s'était à nouveau tourné vers moi. Mes larmes rendaient ses traits flous, il avait déjà commencé à disparaître, j'avais suffoqué. Il avait levé la main pour la poser sur ma joue.

– Chut, mon amour, m'avait-il dit. Calme-toi, tu as entendu Félix, Clara va avoir besoin de toi.

Je n'avais rien trouvé pour échapper à son regard rempli d'espoir pour notre fille.

– Mais toi ? avais-je réussi à articuler.

– C'est elle qui compte, m'avait-il dit en essuyant une larme sur ma joue.

Mes sanglots avaient redoublé, j'avais appuyé mon visage sur sa paume encore chaude. Il était encore là. Encore. Je m'agrippais à cet encore.

– Colin, je ne peux pas te perdre, lui avais-je murmuré.

– Tu n'es pas toute seule, tu as Clara, et Félix va bien s'occuper de vous.

J'avais secoué la tête sans oser le regarder.





Agnès Martin-Lugand

– Mon amour, tout va bien aller, tu vas être courageuse pour notre fille...

Sa voix s'était brusquement éteinte, j'avais paniqué et relevé la tête. Il semblait tellement fatigué. Il avait puisé ses dernières forces pour moi, comme toujours. Je m'étais collée à lui pour l'embrasser, il y avait répondu avec le peu de vie qui lui restait. Je m'étais ensuite allongée contre lui, je l'avais aidé à poser sa tête sur moi. Tant qu'il était dans mes bras, il ne pouvait pas me quitter. Colin m'avait murmuré une dernière fois qu'il m'aimait, j'avais tout juste eu le temps de lui répondre avant qu'il ne s'endorme paisiblement. J'étais restée plusieurs heures à le tenir contre moi, je l'avais bercé, je l'avais embrassé, je l'avais respiré. Mes parents avaient tenté de me faire partir, j'avais hurlé. Ceux de Colin étaient venus voir leur fils, je ne les avais pas laissés le toucher. Il n'était qu'à moi. La patience de Félix avait fini par me faire céder. Il avait pris son temps pour m'apaiser avant de me rappeler que je devais aussi dire au revoir à Clara. Ma fille avait toujours été le seul être sur cette terre à pouvoir me séparer de Colin. La mort n'avait rien changé. Mes mains s'étaient décrispées et avaient lâché son corps. J'avais





Les gens heureux lisent et boivent du café

posé mes lèvres une dernière fois sur les siennes et j'étais partie.

Le brouillard m'avait enveloppée sur le chemin qui me conduisait vers Clara. J'avais réagi seulement devant la porte.

– Non, avais-je dit à Félix. Je ne peux pas.

– Diane, il faut que tu ailles la voir.

Sans quitter la porte des yeux, j'avais reculé de quelques pas avant de m'enfuir précipitamment dans les couloirs de l'hôpital. J'avais refusé de voir ma fille morte. Je n'avais voulu me souvenir que de son sourire, de ses boucles blondes emmêlées qui virevoltaient autour de son visage, de ses yeux pétillants de malice, le matin même quand elle était partie avec son père.

Aujourd'hui, comme depuis un an, le silence régnait en maître dans notre appartement. Plus de musique, plus de rires, plus de conversations sans fin.

Mes pas me guidèrent automatiquement vers la chambre de Clara. Tout y était rose. Dès l'instant où j'avais su que nous aurions une fille, j'avais décrété que l'intégralité de la décoration serait de cette couleur. Colin avait utilisé un





Agnès Martin-Lugand

nombre phénoménal de subterfuges pour me faire changer d'avis. Je n'avais pas cédé.

Je n'avais touché à rien ; ni à sa couette roulée en boule, ni à ses jouets éparpillés aux quatre coins, ni à sa chemise de nuit par terre, ni à sa petite valise à roulettes où elle avait mis ses poupées pour les vacances. Deux peluches n'y étaient plus, le doudou avec lequel elle était partie et celui avec lequel je dormais.

Après avoir refermé la porte en silence, je pris la direction du dressing de Colin. J'y attrapai une nouvelle chemise.

Je venais de m'enfermer dans la salle de bains pour prendre une douche, quand j'entendis Félix revenir. Dans la pièce, un grand drap recouvrait le miroir, toutes les étagères étaient vides, à l'exception des bouteilles de parfum de Colin. Plus aucun artifice féminin, plus de maquillage, plus de crèmes, plus de bijoux.

Le froid du carrelage ne me fit pas réagir, je m'en moquais. L'eau coulait sur mon corps sans m'accorder le moindre bien-être. Je remplis ma main du shampoing à la fraise de Clara. L'odeur sucrée me tira quelques larmes mêlées d'un réconfort morbide.

Mon rituel pouvait commencer. J'aspergeai ma peau du parfum de Colin, première couche





Les gens heureux lisent et boivent du café

de protection. Je fermai les boutons de sa chemise, deuxième couche. J'enfilai son sweat à capuche, troisième couche. Je nouai mes cheveux mouillés pour conserver leur odeur de fraise, quatrième couche.

Au salon, mes déchets avaient disparu, les fenêtres étaient ouvertes, et une bataille semblait être livrée dans la cuisine. Avant d'aller rejoindre Félix, je cloîtrai de nouveau le séjour. La pénombre était ma meilleure amie.

Félix avait la tête dans le congélateur. Je m'appuyai au chambranle de la porte pour l'observer. Il avait revêtu son uniforme et remuait les fesses en sifflotant.

– Je peux savoir ce qui te met de si bonne humeur ?

– Ma nuit dernière. Laisse-moi préparer le dîner, et je te raconte tout.

Il s'était tourné vers moi et me fixait. Il s'approcha et respira profondément à plusieurs reprises.

– Arrête de me renifler comme un chien, lui dis-je.

– Il va falloir que tu arrêtes ça.

– De quoi te plains-tu ? Je me suis lavée.

– Ce n'était pas du luxe.





Agnès Martin-Lugand

Il déposa un baiser sur ma joue avant de repartir s'affairer.

– Depuis quand sais-tu cuisiner ?

– Je ne cuisine pas, j'utilise un micro-ondes. Encore faudrait-il que je trouve quelque chose d'excitant à becqueter. Ton frigo, c'est pire que le désert de Gobi.

– Si tu as faim, commande une pizza. Tu es incapable de cuisiner quoi que ce soit. Tu raterais même un plat surgelé.

– C'est bien pour ça que vous m'avez nourri, ces dix dernières années, Colin et toi. Tu viens d'avoir une idée de génie, je vais avoir plus de temps à t'accorder.

Je partis m'écrouler dans le canapé. J'allais avoir droit au récit de sa nuit fantastique. Rapidement, un verre de vin rouge apparut devant mes yeux. Félix s'installa en face de moi et m'envoya son paquet de cigarettes. J'en allumai une aussitôt.

– Tes parents t'embrassent.

– Tant mieux pour eux, lui répondis-je en crachant la fumée dans sa direction.

– Ils s'inquiètent pour toi.

– Ils n'ont pas besoin.

– Ils aimeraient passer te voir.





Les gens heureux lisent et boivent du café

- Je ne veux pas. D'ailleurs, estime-toi heureux, tu es le seul que je tolère encore.
- Je suis irremplaçable, tu ne peux pas te passer de moi.
- Félix !
- Très bien, si tu insistes, je vais te raconter dans les moindres détails ma soirée d'hier.
- Oh non, tout sauf ta vie sexuelle !
- Il faut savoir ce que tu veux. Soit mes cabrioles, soit tes parents.
- O.K., vas-y, je t'écoute.

Félix n'était pas avare en détails graveleux. Pour lui, la vie se résumait à une fête géante, pimentée d'une sexualité débridée et d'une consommation de substances qu'il testait en avant-première. Lancé dans ses histoires, il n'attendait même pas que je lui réponde, il parlait, il parlait sans s'arrêter. Il ne s'interrompit pas quand la sonnette retentit.

Le livreur apprit lui aussi de quelle manière il s'était fait inviter dans le lit d'un étudiant de vingt ans. Encore un dont Félix s'était chargé de l'éducation.

- Si tu avais vu sa tête, à ce pauvre petit chou, ce matin, limite s'il ne m'a pas supplié de revenir m'occuper de lui. Il m'a fait de la





Agnès Martin-Lugand

peine, ajouta-t-il en feignant d'essuyer une larme.

– Tu es vraiment ignoble.

– Je l'avais prévenu, mais que veux-tu, quand on goûte à Félix, on devient accro.

Alors que je n'avais picoré que deux ou trois bouchées, lui frôlait l'explosion. Il n'avait toujours pas l'air décidé à partir. Il était devenu étrangement silencieux, il ramassa les restes et disparut dans la cuisine.

– Diane, tu ne m'as même pas demandé comment ça s'est passé aujourd'hui.

– Ça ne m'intéresse pas.

– Tu vas trop loin. Comment peux-tu y être indifférente ?

– Tais-toi, je suis tout sauf indifférente. Je ne te permets pas de me dire une chose pareille ! criai-je en me levant d'un bond.

– Merde, regarde-toi, on dirait une loque. Tu ne fais plus rien. Tu ne travailles plus. Ta vie se résume à fumer, boire et dormir. Votre appartement s'est transformé en sanctuaire. Je n'en peux plus de te voir tous les jours t'enfoncer un peu plus.

– Personne ne peut comprendre.

– Bien sûr que si, tout le monde comprend ce que tu endures. Mais ce n'est pas une raison





Les gens heureux lisent et boivent du café

pour t'éteindre. Ça fait un an qu'ils sont partis, il est temps de vivre. Bats-toi, fais-le pour Colin et Clara.

– Je ne sais pas me battre, et de toute façon, je n'en ai pas envie.

– Laisse-moi t'aider.

Incapable d'en supporter davantage, je me bouchai les oreilles et fermai les yeux. Félix me prit dans ses bras et me força à m'asseoir. J'avais encore droit à un de ses câlins étouffants. Je n'avais jamais compris le besoin qu'il avait de m'écraser contre lui.

– Pourquoi tu ne sortiras pas avec moi, ce soir ? demanda-t-il.

– Tu n'as rien compris, lui répondis-je en me serrant contre lui malgré moi.

– Sors de chez toi, rencontre du monde. Tu ne peux plus rester recluse. Viens aux Gens avec moi, demain.

– Je m'en moque, des Gens !

– Dans ce cas, partons en vacances tous les deux. Je peux fermer. Le quartier peut se passer de nous... enfin de moi quelques semaines.

– Je n'ai pas envie de vacances.

– Je suis sûr du contraire. On va bien rire, tous les deux, je vais m'occuper de toi vingt-quatre



Agnès Martin-Lugand

heures sur vingt-quatre. C'est ce qu'il te faut pour te remettre sur pied.

Il ne vit pas mes yeux sortir de leurs orbites à l'idée de l'avoir sur le dos en permanence.

– Écoute, laisse-moi réfléchir, lui dis-je pour le calmer.

– Promis ?

– Oui, je veux aller dormir maintenant, va-t'en.

Il claqua un baiser sonore sur ma joue avant de sortir son téléphone de sa poche. Il fit défiler son impressionnant carnet d'adresses avant d'appeler un Steven, un Fred ou encore un Alex. Tout excité par la perspective de sa soirée de débauche, il me lâcha enfin. Debout, j'allumai une cigarette avant de prendre la direction de la porte d'entrée. Il abandonna son interlocuteur le temps de m'embrasser une dernière fois et de me glisser à l'oreille : « À demain, mais ne compte pas sur moi trop tôt, ça va envoyer du lourd, ce soir. »

En guise de réponse, je levai les yeux au ciel. Les Gens n'ouvriraient pas encore à l'heure demain matin. Je n'en avais pas grand-chose à faire. C'était dans une autre vie que je tenais un café littéraire.



Les gens heureux lisent et boivent du café

Félix m'avait épuisée. Dieu sait que je l'aimais, mais je n'en pouvais plus.

Dans mon lit, je ressassais ses paroles. Il semblait déterminé à me faire réagir. Je devais à tout prix trouver une solution pour lui échapper. Quand il avait ce genre d'idée, rien ne pouvait l'arrêter. Il voulait que j'aille mieux, moi pas. Que pouvais-je inventer ?





—
—

— 2 —

Bientôt une semaine qu'il avait lancé le projet « Sortons Diane de sa dépression ». Un déluge de suggestions plus farfelues les unes que les autres s'était déjà abattu sur moi. Le point culminant avait été atteint lorsque Félix avait déposé des brochures d'agences de voyages sur la table basse. Je savais pertinemment ce qu'il préparait, des vacances au soleil avec tout ce que cela comportait. Un club de touristes, des transats, des palmiers, des cocktails à base de rhum frelaté, des corps bronzés et luisants, des cours d'aquagym pour relâcher le G.O., le rêve pour Félix et le cauchemar pour moi. Tous ces vacanciers tassés les uns contre les autres sur une minuscule plage, ou en train de se battre en tenue de soirée devant le buffet, horrifiés à l'idée que le voisin ronfleur ne vole la dernière



Agnès Martin-Lugand

saucisse, ces gens heureux d'avoir été enfermés une dizaine d'heures dans une carlingue avec des gamins braillards autour d'eux, tout ça me donnait envie de vomir.

Voilà pourquoi je tournais en rond, fumais au point d'avoir la gorge en feu. Le sommeil ne me servait plus de refuge, il était envahi par Félix en maillot de bain me forçant à danser la salsa en boîte de nuit. Il ne lâcherait pas l'affaire tant que je ne céderais pas. Je devais réussir à m'échapper, lui couper l'herbe sous le pied, le rassurer tout en me débarrassant de lui. Rester chez moi était exclu. Partir, quitter définitivement Paris, c'était finalement la solution. Trouver un coin perdu où il ne me suivrait pas.

Une excursion dans le monde des vivants devenait inévitable, mes placards et mon frigo étaient désespérément vides. Je n'y trouvai que des paquets de biscuits périmés – les goûters de Clara – et les bières de Colin. J'en pris une, la tournai dans tous les sens avant de me décider à la décapsuler. Je la sentis comme j'aurais respiré les effluves d'un grand cru. J'en bus une gorgée, et les souvenirs affluèrent.

Notre premier baiser avait eu un goût de bière. Combien de fois en avons-nous ri ? Le romantisme ne nous étouffait pas, à vingt ans.





Les gens heureux lisent et boivent du café

Colin ne buvait que des bières brunes, il n'aimait pas les blondes, il se demandait toujours pour quelle raison il m'avait choisie, ce qui lui valait invariablement une calotte sur la tête.

La bière s'était aussi immiscée une fois dans nos choix de vacances. Colin avait eu envie de partir quelques jours en Irlande. Puis il avait prétendu que la pluie, le vent et le froid l'avaient fait renoncer. En vérité, il connaissait suffisamment mon goût exclusif du soleil et du bronzage pour ne pas me forcer à porter un coupe-vent et une polaire pendant nos vacances d'été ni à m'imposer une destination qui m'aurait déplu.

La bouteille me tomba des mains et éclata sur le carrelage.

Assise au bureau de Colin, un atlas devant les yeux, je parcourais une carte de l'Irlande. Comment choisir sa tombe à ciel ouvert ? Quel endroit pourrait m'apporter la paix et la tranquillité nécessaires pour être en tête à tête avec Colin et Clara ? Ne connaissant strictement rien à ce pays, et me trouvant dans l'incapacité d'y choisir un point de chute, je finis par fermer les yeux et poser mon doigt au hasard.



Agnès Martin-Lugand

J'entrouvris une paupière et me rapprochai. J'utilisai mon autre œil après avoir retiré mon doigt pour déchiffrer le nom. Le hasard avait choisi le plus petit village possible, l'écriture était à peine lisible sur la carte. « Mulranny ». Je m'exilais à Mulranny.

C'était le moment, je devais annoncer à Félix que je partais vivre en Irlande. Trois jours, c'était le temps qu'il m'avait fallu pour rassembler le courage nécessaire. Nous venions de finir de dîner, je m'étais forcée à avaler chaque bouchée pour le satisfaire. Avachi dans un fauteuil, il feuilletait une de ses brochures.

– Félix, laisse tomber tes magazines.

– Tu t'es décidée ?

Il se releva d'un bond et se frotta les mains.

– Où partons-nous ?

– Toi, je n'en sais rien, mais moi je vais vivre en Irlande.

Mon ton s'était voulu le plus naturel possible. Félix happait l'air comme un poisson en train de suffoquer.

– Remets-toi.

– Tu te fous de moi ? Tu n'es pas sérieuse !
Qui a pu te donner une idée pareille ?



Les gens heureux lisent et boivent du café

- Colin, figure-toi.
 - Ça y est, elle est dingue. Tu vas aussi m'annoncer qu'il est revenu d'entre les morts pour te dire où partir.
 - Tu n'as pas besoin d'être méchant. Il aurait aimé aller là-bas, c'est tout. J'y vais à sa place.
 - Oh non, tu ne vas pas y aller, me dit Félix très sûr de lui.
 - Et pourquoi ça ?
 - Tu n'as rien à faire dans ce pays de... de...
 - De quoi ?
 - De rugbymen mangeurs de moutons.
 - Les rugbymen te gênent ? Première nouvelle. D'habitude ils te font plutôt de l'effet. Et puis tu crois que partir en Thaïlande se défoncer sur une plage pendant la pleine lune et revenir avec « *forever Brandon* » tatoué sur la fesse gauche, c'est mieux ?
 - Touché... garce. Mais ce n'est pas comparable. Tu es déjà mal en point, tu vas être irrécupérable.
 - Arrête. J'ai décidé que je partais en Irlande quelques mois, tu n'as rien à me dire.
 - Ne compte pas sur moi pour t'accompagner.
- Je me levai et me mis à ranger tout ce qui me tombait sous la main.





Agnès Martin-Lugand

– Tant mieux, parce que tu n’es pas invité. Je n’en peux plus d’avoir un toutou derrière moi. Tu m’étouffes ! criai-je en le regardant.

– Dis-toi bien une chose, je vais très vite recommencer à t’étouffer.

Il pouffa de rire et, sans me quitter des yeux, s’alluma tranquillement une cigarette.

– Tu veux savoir pourquoi ? Parce que je ne te donne pas plus de deux jours. Tu vas revenir toute penaude et tu me supplieras de t’emmener au soleil.

– Jamais de la vie. Crois ce que tu veux, mais je fais ça pour guérir.

– Tu te trompes de méthode, mais au moins tu es remontée comme une pendule.

– Tu n’as pas des copains qui t’attendent ?
Je ne supportais plus son regard inquisiteur. Il se leva et s’approcha de moi.

– Tu veux que j’aïlle fêter ta nouvelle lubie ?
Son visage se rembrunit. Il posa ses mains sur mes épaules et planta ses yeux dans les miens.

– Tu cherches vraiment à t’en sortir ?
– Évidemment.

– Donc, tu es d’accord pour que tes valises ne contiennent aucune chemise de Colin, aucune peluche de Clara, pas de parfum à part le tien.

